

À un orteil près, il faisait la guerre

Charles Grimonster était sergent quand la guerre a éclaté. Deux orteils fracturés lui ont évité les combats, passant d'hôpital en hôpital.

● Philippe CARROZZA

Charles Grimonster est né à Arlon. Il a une vingtaine d'années en mai 1940. C'est le petit dernier de la famille. Il est devenu soldat un peu par hasard. Alors qu'il était en classe de troisième moderne à l'ISMA, il en a eu subitement assez des études. Il entre à la caserne Léopold à Arlon le 1er avril 1937. En mai 1940, il était déjà sergent.

« Le 10 mai très tôt le matin, j'ai entendu des tirs de fusil dans la rue. C'était l'alerte générale. Il fallait se mettre aux abris le plus vite possible, commente-t-il. Je devais gagner Sibret au plus vite. Au moment de sortir de la maison de mes parents où j'étais en permission depuis deux jours, le pont de la route de Longwy, situé à deux pas, a explosé. Tous les ouvrages avaient été minés par l'armée. L'ordre était de démolir tout pour ne rien laisser aux Allemands. Des débris ont été projetés contre la maison. Un bloc a ricoché sur mon pied. Je ne savais plus bouger mes orteils. La guerre qui venait d'éclater était déjà terminée pour moi ! »

Le jeune sergent a deux orteils fracturés. Un ami permissionnaire comme lui le charge sur son dos jusque chez le docteur Muller à l'avenue Tesch.

Dans le Sud de la France

Le médecin lui confirme ce qu'il craignait : « J'étais catastrophé. Impossible de rejoindre mes compagnons à Sibret. À la rue des Déportés, en face des bureaux de L'Avenir du Luxembourg, j'ai aperçu le lieutenant médecin Claisse qui faisait le plein de sa voiture au garage Bosse-ler. Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre la caserne Léopold. L'officier m'a embarqué. Il avait l'ordre de rejoindre Neufchâteau où se trouvait l'infirmerie du régiment. Je l'ai accompagné. C'était la pagaille un peu partout. On a dû prendre des détours incroyables. On est passé par Lagland, Saint-Léger, Virton, Floren-



Charles Grimonster :

« Il y a des types à Arlon qui se demandent sans doute encore aujourd'hui pourquoi ils n'ont pas été déclarés aptes. »

ville. Il y avait déjà pas mal de blessés parmi les militaires. J'ai été dirigé avec d'autres vers un hôpital à Namur. Puis, il a fallu qu'on évacue vers Tournai. Les Allemands allaient aussi vite que nous. Pour plus de sécurité, tous les blessés ont été acheminés en France. En juin, je me suis retrouvé avec les troupes belges dans le sud de la France, à Pont Saint-Esprit.

Un taxi pour la Marne

Au mois d'août, l'Arlonais est toujours en France. Il décide de rentrer : « Après la capitulation de la France, les autorités belges, en accord avec les Allemands, ont décidé de rapatrier ses troupes en train. Dans le courant du mois d'août, le premier de ces trains a pu franchir la ligne de démarcation sans souci. Par contre, le second convoi a été dirigé sur l'Allemagne ! C'était trop dangereux. Avec des copains on a pris un taxi jusqu'à Chalons, pour passer la ligne. La course nous a coûté quatre cents francs français. Le passage était bien gardé par des sentinelles. On a pu passer sans trop de difficultés. J'ai vu les troupes allemandes pour la première fois. Je suis rentré à Arlon un dimanche du mois d'août. J'avais fait le trajet à pied depuis la

gare jusqu'à la maison. On est tombé dans les bras l'un de l'autre. Fort heureusement, par un heureux hasard, mes parents avaient appris par des réfugiés qui m'avaient croisé en France, que j'allais bien. »

Amnistie ? Non

Certains élus fédéraux, surtout en Flandre, souhaiteraient que les collaborateurs et inciviques soient amnistiés. C'est un thème récurrent. Quand on pose la ques-

tion à M. Grimonster, il ne fait pas de mystère autour de cette question : « La justice a été bien rendue et le droit respecté. En général, les peines et condamnations ont été à la mesure des faits reprochés. Il n'est pas question d'aller au-delà. »

Et la scission de la Belgique ? « Nous avons fait tout pour vivre heureux et fiers dans un pays merveilleux. C'est désolant ce qui se passe. Il faut que le peuple se manifeste par un vote. » ■

Raflé en pleine nuit

Le 15 mars 1944 à 2 heures du matin, Charles Grimonster est réveillé par des éclats de voix au rez-de-chaussée : « Ma mère, native de Radelange, avait appris l'allemand. Elle expliquait aux soldats qui venaient de faire irruption dans la maison, que je ne détenais aucune arme et qu'il n'y en avait pas à la maison. Ils sont montés jusque dans ma chambre où ils ont fouillé tout. Pour vous dire s'ils cherchaient réellement des armes, ils sont allés jusqu'à soulever les napperons ! Je ne savais pas pourquoi ils m'arrêtaient. Ils m'ont regardé m'habiller. Je suis sorti de la chambre. Ils me suivaient. J'avais prévu de me jeter par la petite fenêtre du palier. Elle donnait directement sur un toit. J'ai hésité. Il était temps. Les soldats avaient encerclé la maison. Si j'avais sauté, ils m'abattaient comme un lapin ! »

» Dehors, il faisait un froid de canard. On m'a emmené à la Feldgendarmarie. »

C'est le gamin

Charles Grimonster restera une quinzaine de jours en prison à Arlon. Un matin, il a pris le

« train des raflés » jusque dans un camp en Allemagne. À Siegenheim. Commence alors un long périple à pied ou en trains à bestiaux de camp en camp. Les Allemands sont de plus en plus nerveux. Les prisonniers sont pris le plus souvent entre le feu américain et russe. M. Grimonster nous expliquera que c'était comme une loterie. Une balle perdue, un bombardement peu précis et c'était le carnage. Son périlleux périple prendra fin le 29 avril 1945, quand il débarque d'une locomotive en gare de Stockem en pleine nuit : « Je suis descendu à la Poste et j'ai traversé toute la ville à pied. Je me suis fait arrêter par une sentinelle américaine devant la gendarmerie. Les alliés avaient instauré un couvre-feu. J'ai montré au soldat les lettres « KG » sur le dos de ma capote. Il m'a laissé passer. Je suis arrivé devant chez mes parents à 2 heures du matin. C'était un dimanche. J'ai frappé et j'ai entendu ma mère se lever la première. J'ignore comment elle a pu deviner, mais devant la porte, je l'ai entendu dire « Je suis sûre que c'est le gamin ». » ■ Ph. C.

IL A DIT

600 francs par mois

« Selon les conventions, les militaires de carrière démobilisés, dès 1940, avaient droit à la moitié de leur solde. Ça me faisait environ 600 francs par mois. »

Louis Juvet le dimanche

« J'allais au cinéma. Les Allemands avaient leur séance une fois par semaine. Il n'y avait que des soldats dans la salle. À Arlon nous avions la grande chance d'avoir un film en français tous les dimanches. J'ai vu comme cela « L'assassin habite au 21 » et des tas de fois avec Louis Juvet. »

Maurice et Glenn

« Comme tous les jeunes, j'écoutais les chanteurs à la mode. Maurice Chevalier. Moins Tino Rossi qui était déjà plus ancien. Mais alors, deux ans avant la fin de la guerre, j'étais séduit par le jazz venu des USA. J'étais fan de Glenn Miller. »

Sprachuerin

« Les collaborateurs n'étaient pas nombreux. On savait de qui il fallait se méfier. Il y avait une association regroupant des gens qui parlaient un patois allemand et qui s'appelaient Sprachuerin. Elle était un peu privilégiée par l'occupant. D'ailleurs ceux qui en faisaient partie étaient pro-allemands par opportunisme ou par conviction. Avec eux, c'était motus et bouche cousue. »

Thon du Portugal

« J'ai trouvé de l'embauche au secours d'hiver provincial qui faisait de la soupe pour ravitailler les familles dans le besoin. Les orphelinats de toute la province recevaient aussi périodiquement des sardines, des légumes déshydratés, du thon et des figues du Portugal. »

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

Unfähig ou nicht unfähig ?

Apte ou inapte au travail en Allemagne ? Charles Grimonster encore fier d'avoir joué un coup pendable aux Allemands :

« La Werbestelle, le bureau du travail obligatoire était installé aux Arcades et avait enrôlé de force des fonctionnaires de la région d'Arlon. En octobre 1943, j'ai été convoqué. J'avais un mal de dents terrible. Le docteur Muller m'a fait un certificat jusqu'au

30 octobre et il a tamponné la date en chiffres romains. J'ai ajouté deux barres au « x », mon certificat courrait jusqu'au 30 décembre ! Les Allemands n'y ont vu que du feu. Plus tard, j'ai falsifié une douzaine de « unfähig » en « nicht unfähig » avec un gros crayon. Il y a des types à Arlon qui se demandent sans doute encore aujourd'hui pourquoi ils n'ont pas été déclarés aptes au travail. »

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



Edmond, c'était « Monsieur François »

Edmond Leroy, de Nassogne, a été le chef de 493 agents répartis. Civil en 1940, il est devenu capitaine de la Résistance à la fin de la guerre.

● Philippe CARROZZA

En 1940, Edmond Leroy est diplômé de l'école de mécanique de Seraing. Il trouve du travail à la saboterie mécanique de Nassogne. Il y entretient les machines. Il fera même un remplacement de fortune chez l'imprimeur local : « C'était à l'automne 1940. Les trois fils de l'imprimerie avaient été faits prisonniers. J'étais mécanicien et le clerc de notaire est venu me demander de faire une affiche pour une vente. J'ai accepté mais j'en ai vu du temps ! J'ai sué. Cette expérience allait me servir quelques mois plus tard ».

En 1941, le Nassognard trouve un job de traceur dans les ateliers du Chemin de fer, à Salzinnes (Namur). Il dessine des pièces pour le matériel roulant. Il comprend vite qu'il a les moyens d'enquiquiner les Allemands : « Bah, un trou au lieu de deux, des mesures qui ne collent pas, etc. C'était ma façon de faire de la résistance. »

Godefroid de Bouillon

Toujours en 1941, en septembre, le Nassognard est contacté par le service du renseignement de Salzinnes : « Pour me mettre à l'épreuve, je devais faire le relevé des fortins le long de la Meuse. Sur le coup, j'ignorais que c'était une sorte d'examen. J'ai compris plus tard que le Renseignement n'avait absolument pas besoin de ces informations. J'ai visiblement passé le test puisqu'on m'a confié ensuite de véritables missions : signaler les trains qui transportaient des troupes, le nombre de véhicules sur chaque convoi, etc. Je transmettais ces données sur des papiers. Ça me plaisait. Je n'ai plus eu aucun contact en 1942 parce que les trois chefs qui étaient au-dessus de moi avaient été arrêtés. Je ne les connaissais pas. Juste leur prénom. »

À la fin de l'année 1942, le Mouvement national belge (MNB) de



Pour ses 493 hommes répartis dans les cantons de Nassogne, Wellin, Saint-Hubert, Tillet et Lavacherie, Edmond n'existait pas. Ils avaient tous affaire à « Monsieur François ».

Bruxelles crée un groupe en province de Luxembourg. Léo Kauten, de Warnach (Arlon) et Émile Benoît, de Nassogne, deux étudiants en droit qui se sont connus sur les bancs de l'université de Liège vont y jouer un rôle important : « Émile m'a contacté. Il voulait que je l'aide. Tout est donc parti de Nassogne. Puis, quelques semaines plus tard, Léo Kauten a déménagé le QG de Nassogne à Bure (Tellin) qui était à l'époque en province de Namur ! J'avais toujours souhaité prendre une part active dans la Résistance. J'ai donc accepté. »

Edmond Leroy était le chef du secteur 1 NMB-Lux qui englobait les cantons de Nassogne, Wellin, Saint-Hubert, Tillet et Lavacherie : « J'étais responsable de 493 agents. Dans chaque canton, il y avait un chef de brigade. Aucun d'eux ne me connaissait. Pour eux et pour tout le monde, j'étais le secrétaire de François. Ce François n'ayant jamais existé, ils n'en croyaient pas leurs yeux à la fin de la guerre quand je leur ai présenté François, c'est-à-dire moi-même. En 1942, pendant quelque temps, Léo Kauten signait « Godefroid de Bouillon » ; Émile Benoît

était « Amand des Gaules » et moi, « solitaire de Freÿr ». On s'est vite rendu compte que c'était trop compliqué. Léo Kauten est devenu Pierre Marca, Émile signait Joseph et moi, François. »

À Wellin, se souvient Edmond Leroy, le chef de brigade était le curé de Chanly, l'abbé François :

« Quand il participait à une mission de sabotage, il enlevait sa soutane et revêtait une salopette. Mais

il n'y avait pas que les sabotages. D'ailleurs, je n'étais pas d'accord avec ces actions qui pouvaient avoir des conséquences graves sur la population. »

Mon passage un peu forcé par l'imprimerie m'a bien servi. J'ai réussi à créer des affiches clandestines, des pamphlets et un petit journal. Nous avons aussi réussi à cacher et à enrôler des réfractaires au travail obligatoire en Allemagne. ■

Un beau collier d'oreilles

Le 11 mai 1940, Edmond Leroy et son copain Émile Benoît arrivent à Bray, où ils sont censés être accueillis par l'armée. Il n'y a personne. Il y a par contre des tas de jeunes de leur âge, partout dans les rues, cherchant un endroit où loger. Toujours pas d'Allemands en vue. Juste des colonnes de soldats, en majorité des Chasseurs ardennais qui se replient vers la Flandre. Ils attendent jusqu'au jour où un envoyé militaire leur donne l'ordre de traverser la frontière.

« Nous avons un itinéraire à suivre pour gagner Abbeville et son centre d'instruction. Une fois en France, on devait être pris en charge par l'armée française qu'on n'a jamais vue non plus ! »

On croisait des convois de soldats. En passant dans un village, un camion militaire s'est arrêté à notre hauteur. Le chauffeur nous a autorisés à monter. On a été surpris.

À Nassogne, nous n'avions pas l'habitude de voir des gens de couleurs. On a dû se faire une petite place sur les bancs qui n'étaient occupés que par des tirailleurs sénégalais !

Chemin faisant, nous nous demandions d'où venait l'odeur atroce qui régnait dans tout l'habitable. On a vite compris quand un des soldats a montré fièrement un collier d'oreilles à un de ses collègues qui n'était pas en reste d'ailleurs. Ils avaient coupé les oreilles des soldats allemands qu'ils avaient tués. Ils les exhibaient en guise de trophées !

Nous étions aussi estomqués qu'effrayés ! Comment sortir de ce guépier ? Fort heureusement, quelques kilomètres plus loin, un avion ennemi a pris notre camion pour cible. Tout le monde a été prié de sortir se mettre à l'abri. Je dois avouer qu'une fois dehors, nous n'avons pas demandé notre reste. On s'est enfui ! ■ Ph. C.

IL A DIT

Marius navigue bien

« Nous écoutions Radio Londres qui devait nous prévenir de l'imminence du Débarquement par le message « Marius navigue bien ». Cette annonce est arrivée à la fin de l'année 1943. »

« SS not good »

« Mes hommes ont capturé quatre Allemands à la fin du mois d'août 1944 : trois soldats heureux de voir la guerre se terminer et un SS. Une sorte de sale type qui, et on ne le savait pas au moment de son arrestation, avait participé activement à des massacres à Oradour-sur-Glane, près de Limoges (France). Il a essayé de s'évader du camp de Mormont. J'ai décidé de l'enfermer dans une étable sans fenêtre. Quand les Américains sont arrivés, on leur a remis les prisonniers. Les G.I.s ont emmené les trois soldats en disant « eux prisonniers ». Par contre ils disaient du SS : « not good, not good ». Ils l'ont attrapé et quelques minutes plus tard on a entendu claquer un coup de feu dans le bois. C'en était terminé. »

Choses bizarres

« La région était tellement dangereuse, que nous avons conduit les Américains, évitant avec précaution les choses qui nous semblaient bizarres, comme un abri qui se dressait à tel ou tel endroit alors qu'on ne l'avait jamais remarqué auparavant. »

Pas de femmes tondues

« À la Libération, nous avons capturé des collabos. Pas question de faire justice nous-mêmes. J'ai ordonné qu'ils soient conduits à Marche et remis à la Justice. De même, je me suis opposé à ce qu'on tonde les femmes qui auraient eu des rapports avec l'occupant. Qui étions-nous pour juger ces femmes ? Sans doute y en avait-il qui s'étaient rendues coupables d'avoir couché avec l'ennemi. Mais qui sait combien, parmi elles, avaient fait cela pour obtenir des renseignements ? Il y avait des agents secrets chez les femmes aussi. C'était à la Justice de faire son travail. Mes hommes ont suivi les ordres à la lettre. »

Il n'a jamais vu « Joséphine »

En 1944, Edmond Leroy quitte son poste de traceur à Salzinnes. De retour à Nassogne, il se consacre davantage à la Résistance. Un jour de juillet, il se rend à vélo à Harsin, chez Émile Benoît prendre les ordres. Il était prévu d'aller chez le curé de Petit-Han. Il s'agissait de Joséphine, son nom de Résistant trésorier. Il fallait aussi aller à Lavacherie : « Émile est allé chez « Joséphine ». Sur le chemin du retour, un feldgendarme l'a arrêté près d'Hotton. L'Allemand est

monté à l'arrière de la moto pilotée par Émile, direction la Werbestelle de Marche. Émile n'a pas bronché. À Marche, à la rue Porte Haute, il a désarçonné le soldat allemand et s'est enfui à pied. Il a frappé aux deux premières maisons. Il n'y avait personne. La troisième porte s'est ouverte quand il a frappé. Il était déjà trop tard. L'Allemand avait eu le temps de se redresser avec son arme. Il a fait feu. Émile s'est écroulé. J'ai appris sa mort par les jeunes de Nassogne. »

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



Irène, rescapée des camps nazis

Irène Frères, 91 ans était prisonnière politique. Elle a connu l'enfer des camps nazis, d'où son père et son frère Joseph ne sont jamais revenus.

● Philippe CARROZZA

En mai 1940, Beho (Gouvy) est annexé par le Reich. Le carrefour servait d'ailleurs de frontière entre la Belgique et l'Allemagne. C'est dans ce contexte qu'Irène Frères revient d'exode en France où elle s'était trouvée en compagnie de son employeur, un notaire de Pepinster. De retour en Belgique, la jeune femme décide de rentrer chez elle à Beho : « Il fallait trouver de quoi manger. J'étais donc à la recherche de travail. Une connaissance de mes parents nous a renseigné un restaurateur, Monsieur Georges, à Ligneuville, près de Malmedy. Nous nous y sommes présentées, ma sœur Rosine et moi. Il nous a engagées Il y avait très souvent des soldats allemands au café. Je parlais leur langue que j'avais apprise à l'école. »

Un jour, un officier a ordonné à Irène de le suivre. Il était accompagné de soldats armés.

« Ma sœur n'était pas là. Elle avait fait une crise de péritonite et, après un séjour à l'hôpital, on l'avait reconduite à la maison. J'ai été emmenée à la prison de Malmedy. Pourquoi ? Je n'en savais rien. J'y ai retrouvé Rosine, malgré son état, mes frères Jules et Joseph et mon père. On est resté là pendant des jours. Puis, ils sont venus mitrailler au poing, avec deux chiens. »

« Désormais, nous n'étions plus des êtres humains »

On ne leur dit rien. Juste de les suivre au bureau : « Quand j'ai poussé la porte, mon Dieu j'ai vu Jean. Ce garçon avait quasi mon âge. Il avait peut-être deux ans de plus. Il ne voulait pas faire la guerre avec les Allemands parce qu'il était Belge. Comme il était né à la frontière, le Reich le considérait comme

un des siens. Il était venu me voir au café. Je servais au bar et c'est comme cela qu'il m'avait repérée. Il était en uniforme nazi. Il m'a suppliée que je le cache. Je lui ai demandé de repasser un peu plus tard, qu'on arriverait bien à le cacher chez nous. C'est ce qu'on a fait. »

La mère d'Irène cachait déjà un jeune Luxembourgeois. Pourquoi pas un de plus ? La famille lui a donc fait de la place.

« J'ai couru vers lui, poursuit Irène Frères. On s'est embrassé. Il était méconnaissable. Sa figure, toute noire, avait doublé de volume. Ses mains étaient tout aussi noires. Il avait été battu comme plâtre. Il était tellement cassé qu'il ne pouvait même plus se redresser. J'ai failli m'évanouir. »

La famille Frères est chargée sur un train en direction des camps de prisonniers politiques en Allemagne.



EDA - 1055310757

Irène Frères : « Il n'y avait plus de barrières, plus de pudeur. Nous avons perdu notre dignité humaine. »

« Sur l'échelle des valeurs des nazis, les prisonniers politiques étaient tout en bas, considérés comme des bêtes, juste un peu mieux que les Juifs, dit encore Irène. Désormais, nous n'étions plus des êtres humains. »

De camp en camp, ils arrivent à Deutz :

« On nous a enfermés dans le bâtiment de l'exposition », se souvient Irène Frères. « Nous sommes arrivés là vers la fin septembre. Tous les matins, ils faisaient l'appel. Nous dormions à même le sol, sans couverture. Cet appel avait lieu quel que soit le temps. On attendait debout de 8 heures à midi. » ■

« Je serais mieux au Ciel »

Dans les camps, raconte Irène, pour éviter que les femmes aient leurs règles, les médecins nazis avaient trouvé la solution : « On nous donnait une grosse gélule. Aussi grosse qu'un pouce. Nous n'étions pas indisposées, mais nous étions malades comme des bêtes. Pour s'assurer qu'on ne trichait pas, les gardiens nous obligeaient à le prendre devant eux. »

Pour que la discipline règne au camp de Deutz, la SS faisait régner la terreur. Les prisonniers jugés récalcitrants étaient enfermés dans un réduit, sorte de guérite : « Il était impossible de s'asseoir. On n'avait rien à manger, ni à boire. On devait rester là, le temps que cela leur plaisait. »

Irène et les siens sont restés un mois et demi au camp de Deutz. Les Américains les ont bombardés lors d'un raid sur Cologne : « On a été emmené dans les caves, sauf une femme qui était dans la guérite à ce moment-là. Elle est morte brûlée. Après l'attaque, tous les baraquements étaient rasés. On a dû rester dans ces sous-sols sans

sanitaires et où il y avait des flaques d'eau croupie. Pour manger, on nous servait un bol d'eau avec trois navets qui flottaient à la surface. »

Irène et sa sœur Rosine ont bien essayé de s'enfuir : « On voyait des gens mourir tous les jours, femmes ou enfants. On a tenté le coup une seule fois. C'était un acte désespéré. Ma sœur n'allait pas bien. Elle déprimait. Elle n'arrêtrait pas de dire qu'on n'allait jamais s'en sortir. Elle était tellement déprimée qu'elle aurait dit n'importe quoi aux gardiens. Je lui disais que si elle faisait cela, elle serait tuée. Elle me répondait qu'elle s'en moquait ; qu'au moins elle serait mieux au Ciel. »

Irène Frères fait une pause. Émue, elle révèle que son père est décédé le 28 décembre 1944, à l'âge de 60 ans. Il était affaibli et, à la suite d'un refroidissement, il était tombé gravement malade. Il est mort faute de soins. Joseph a lui aussi essayé de s'enfuir en passant par les barbelés. Il a été surpris par un garde et fusillé sur place. ■ Ph. C.

ELLE A DIT

Amnistie ?

Il est parfois question d'amnistie devant les Chambres. Un sujet sensible qu'Irène Frères ne veut pas trancher, malgré tout le mal qu'elle a enduré : « Je suis chrétienne et donc je ne peux pas être en colère. Moi, je suis tranquille avec ma conscience. Ceux qui ont mal agi peuvent-ils en dire autant ? Je ne veux pas vivre avec la vengeance chevillée au corps, mais vivre dans la tranquillité et l'apaisement. »

Séparer la Belgique ?

Irène Frères ne veut pas entendre parler de partition de la Belgique. « Le pays doit absolument rester uni. »

Chevalier et invalide

Irène Frères a été faite chevalier de l'ordre de Léopold II. Elle est titulaire d'autres distinctions. Elle a conservé une infirmité importante de son séjour dans les camps allemands. Ce qui ne l'a pas empêchée de travailler dur toute sa vie professionnelle.

Bakélite : danger

« Dans un camp, du côté de Rheinbach, nous devions limer de la bakélite pour faire des interrupteurs. On faisait cela du matin au soir. Quand on se mouchait, c'était tout brun. Je ne sais pas si c'était dangereux. »

Chou providentiel

« Après un mois ou deux, on est parti en train. Il a été bombardé par les Américains. La locomotive a été démolie, il y a eu un mort dans notre wagon, mais dans celui qui était derrière le nôtre, ils ont tous été tués. On est resté coincé une journée entière sans boire, ni manger. Ce n'est que le lendemain qu'un soldat nous a ouvert la porte. Il était armé. On était en pleine nature. Nous sommes descendus dans un champ de choux. On s'est rué sur les feuilles pour les manger. On a fait des réserves. C'était providentiel. »

Des soldats anglais qui causent wallon !

En 1945, Rosine, la sœur d'Irène est gravement malade. Irène parvient à la faire hospitaliser dans un hôpital allemand. Un jour elle tombe nez à nez avec des soldats alliés : « J'avais deviné qu'ils étaient anglais. Ils étaient quatre ou cinq et ils parlaient wallons entre eux ! J'ai dit à voix haute : « Et bien ça alors, des Anglais qui causent wallon » et ils ont rétorqué : « Quoi ? Une femme qui parle français ! » Le plus étonnant et le plus comique dans cette tragédie est à venir. L'un des quatre soldats dévisage Irène. Il hésite et lui

demande : « Ce n'est pas possible et ce serait complètement fou, mais vous ressemblez tellement à une des filles Frères, de Beho ! » Irène n'en croit pas ses oreilles. Elle a le souffle coupé. Il s'agissait de soldats belges engagés de la région de Gouvy ! Quand Rosine a été apte à sortir de l'hôpital, les mêmes soldats ont déguisé les deux sœurs avec des uniformes british. Elles ont voyagé sur des paillasses, dans le fond d'un camion de soldats qui retournaient en permission en Belgique. Direction Beho et la maison.

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



Bombardé 154 fois dans son usine

Marcel Crélot, d'Étalle) a connu les camps de SS avant d'être déporté en Allemagne où il a travaillé pendant cinq ans dans une usine très souvent bombardée.

Marcel Crélot est encore étudiant à Pierrard, à Vinton quand la Belgique mobilise. Il a 18 ans et veut devenir ajusteur. Mais en décembre 1939, il reçoit l'ordre de gagner illico la caserne Trésigny des Chasseurs ardennais, à Charleroi. « Notre classe avait été avancée d'un an », précise-t-il.

Quand la guerre éclate, il se replie avec sa compagnie et finira dans le Sud de la France, du côté de Lyon, sans avoir tiré un coup de feu.

Après avoir bourlingué sous le soleil, il est remonté vers Paris, où le 24 août 1940, lui et des milliers de soldats belges et français sont capturés par des SS au vélodrome d'hiver :

« Tu te levais, tu étais mort »

« Au vélodrome, nous dormions à même le sol. Il n'y avait ni lit, ni paille. Nous n'avions rien pour nous laver. C'était très dur. En guise de toilettes, les Allemands avaient disposé des tonneaux, sortes de poubelles immondes dans un coin du vaste hall. Les gardes étaient tous des salauds de SS. Le soir, c'était le couvre-feu. À une heure précise, ils éteignaient les lampes et baladaient un gros phare au-dessus de nos têtes. Celui qui n'était pas couché au sol était abattu sur le champ. Il est arrivé que des types craquent. Les SS faisaient feu.

Le problème, vu la distance et le fait qu'on était tous serrés les uns contre les autres, ce n'est pas seulement celui qui s'était levé qu'ils tuaient, mais aussi les pauvres types couchés tout près. Des balles ricochaient. Il y avait des blessés graves aussi. C'était l'enfer. »

C'était la ville de Paris qui apportait la nourriture.

« Un magma qu'on nous tapait dans la gamelle. Détail peu ragoû-

tant : quand pendant la nuit un des prisonniers était pris d'un besoin naturel, impossible de se lever pour aller au coin réservé à cet effet sans se faire massacrer par les SS. Seule alternative : la gamelle, qui était décidément un objet à usage multiple », se souvient encore M. Crélot.

Épluchures sur le poêle

Un jour, les Allemands ont séparé les Français des Belges. « Nous avons été évacués à Strasbourg. On était parqué dans une caserne gardée par des soldats autrichiens, qui en réalité n'en avaient rien à faire. Beaucoup d'entre nous ont pu se faire la belle. Pourquoi n'ai-je pas tenté ma chance aussi ? Tout bêtement parce que je n'aurais pas su où aller. Je crevais de faim. J'avais trouvé une astuce : je récupérais les épluchures des pommes de terre que je cuisais un peu en les tenant contre la paroi du poêle. Je n'avais plus pris un bain ou dormi dans un bon lit depuis des mois. Ça me manquait. Nous n'avions plus la notion du temps, plus de points de repères. Un jour, on est partis en trains à bestiaux en Allemagne.

Avant de partir, ils ont libéré les Flamands qui ont pu rentrer chez eux. On était un peu jaloux. »

Marcel Crélot a rejoint le stalag XII A à Limburg, près de Coblenze : « J'avais le matricule 45329. Je m'en souviendrai toute ma vie. Le camp était immense.

Le Chantemellois espère être envoyé dans une ferme pour manger tous les jours : « J'ai dit aux Allemands que j'étais cultiva-

teur. Je n'y connaissais rien puisque j'étais tourneur. Quand ils ont formé les commandos et que je me suis retrouvé dans un train avec cinquante-quatre autres jeunes gens, j'étais convaincu qu'on nous conduisait dans une ferme. Quand j'ai aperçu les grandes cheminées d'usines à travers les trous des parois du train, j'ai su que c'était foutu. » ■

Anglais le jour, Ricains la nuit

Le Chantemellois a travaillé dans l'usine Vögele de Manheim :

« Ils nous ont conduits immédiatement à l'usine, dans un grand hangar qui serait le dortoir. On avait des lits en fer à deux étages. On était condamné à travailler et à dormir à l'usine. »

Marcel Crélot s'en sort plutôt bien aux machines. Il est même vite repéré par un contremaître qui le met en apprentissage avec un Allemand plus âgé :

« Tout était en allemand. Je ne savais pas parler la langue, mais je comprenais tout ce qui concernait le boulot. Le vieux monsieur, avec qui j'étais, m'a tout appris. J'étais à la tremperie. Mon travail consistait à chauffer les pièces métalliques au four à gaz puis à les refroidir à l'huile ou à l'air comprimé. Nous avions deux fours et un marteau-pilon. Les pièces qu'on fabriquait servaient à faire des outils. Même si l'idée m'a effleuré l'esprit, c'était impossi-

ble de saboter le travail. Trop dangereux. On avait les Allemands sur le dos tout le temps. Et puis, même en gâchant le boulot, cela n'aurait pas servi à grand-chose. »

L'usine a été la cible des bombardements alliés :

« Les Anglais le jour et les Américains la nuit, précise Marcel Crélot. « En cas d'alerte, on ne pouvait pas filer aux abris. Ils étaient réservés aux Allemands. On pouvait juste se cacher dans les caves. J'ai compté 154 bombardements durant mes cinq années de captivité. Au début, on courait à la cave, puis on s'est habitué. On regardait tomber les bombes. Tout d'abord, des avions lançaient deux rangées de ballons qui restaient en suspension pour délimiter une zone. Ensuite, des bombardiers arrivaient et aplatisaient tout ce qui était debout dans cette zone-là. La fois suivante, ils quadrillaient un autre secteur qui était à son tour dévasté. C'était très méthodique. » ■ Ph. C.

IL A DIT

Noël triste

Entre les pièces à usiner, les bombardements et la séquestration la nuit dans un dortoir, les années se sont succédé avec autant de monotonie : « Même Noël ne ressemblait à rien. Pas une fête, rien. Nous recevions juste un très mauvais vin le 25 décembre. Pas de cadeau ou une douceur ».

Phosphore

« Parfois, les Alliés bombardaient les usines allemandes avec des bombes au phosphore. Ça brûle et les plaies ne guérissent pas. Pour mieux nous protéger, la Croix-Rouge envoyait des remèdes préventifs à tous les prisonniers. »

Pas de religion

« Toutes nos lettres étaient ouvertes par les Allemands. Tout était bien sûr censuré. Mes parents me donnaient des nouvelles du village. Un jour, les nazis de l'usine m'ont posé des tas de questions. Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient. Je ne leur ai rien dit. Juste que je n'avais pas de religion. »

Interdits aux soldats

Une fois libre, Marcel Crélot s'est retrouvé à Paris puis à Bruxelles. « De là, je suis parti en camion avec des résistants vers Namur. À la gare, un train de voyageurs partait vers Arlon. J'ai voulu le prendre, mais le garde m'en a empêché. Je lui ai dit d'où je venais. Que je venais de passer des années dans des camps. Il m'a rétorqué que ces wagons étaient interdits aux militaires. Je voyais que des voyageurs n'étaient pas d'accord avec lui. Mais il n'y avait rien à faire. J'ai pris le train de... marchandises suivant qui m'a conduit à Stockem. »

On mange ensemble

Marcel Crélot rentre dans son village à pied. En chemin, il croise un homme à vélo : « Je n'en revenais pas, c'était mon père ! On s'est embrassé. Il m'a laissé sa bicyclette et il est rentré à pied. Dès la première maison du village, on m'a reconnu. La nouvelle a circulé comme une trainée de poudre. Les gens sont sortis à ma rencontre. C'était le 12 ou le 13 avril 1945. On a fait la fête et je me souviens de ce que mon père a dit ce soir-là quand nous étions à table : « C'est la première fois qu'on remange tous ensemble ».

Prisonnier des... Américains

Puis la libération est enfin arrivée : « Les Allemands nous ont regroupés et on est parti à pied. Nous étions exténués. En cours de route, nous nous sommes endormis pêle-mêle, avec nos gardiens allemands dans une écurie. Quand les Américains sont arrivés au petit matin, ils nous ont tous faits prisonniers ! J'étais cette fois captif des... Américains. » Cette méprise va durer jusqu'à Épinal. Et le comble, c'est que le Chantemellois va même sympathiser avec ses anciens

bourreaux : « J'étais tout le temps avec eux. À force, on s'est rapproché. On était dans la même galère. Les Allemands partageaient tout avec moi. Ils me donnaient de la nourriture. J'avais peur d'être reparti encore pour cinq ans. Alors, j'ai tenté de faire comprendre aux Américains qui j'étais. J'ai noté mon nom et mon matricule sur un papier et je l'ai lancé par-dessus les barbelés en espérant que les sentinelles le trouveraient. » Heureusement pour lui, cela a marché !

Fonds pour le journalisme

Ce reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.

1940-45 TÉMOIGNAGES

« La guerre leur a volé leurs plus belles années »



Marie-Jeanne, Résistante à 20 ans

Marie-Jeanne Renouprez-Léonard, de Saint-Hubert est entrée dans la Résistance, y rejoignant son frère et son père. Elle apportait le courrier à vélo.

● Philippe CARROZZA

« Émile, mon père, était instituteur au pénitencier de Saint-Hubert. Il donnait aussi des cours de chimie chez les Frères, à l'école secondaire. En mai 1940, il a reçu ses papiers militaires par erreur, puisqu'il avait 45 ans. Il était trop vieux. Il a dû rejoindre Berck-sur-Mer, en France. C'est là qu'il a appris la capitulation de la Belgique. Les Allemands les ont fait rentrer à pied. De Berck à Tournai. Alors qu'il marchait avec les autres prisonniers dans les rues de Tournai, un jeune homme l'a reconnu. Il s'est approché pour lui offrir un pain. C'était un ancien élève à qui il avait donné cours au pénitencier de Saint-Hubert ! »

Au moment d'être conduit à la prison, il a été agréablement surpris : « Il n'y avait plus de place et, au lieu de le transférer ailleurs, les Allemands l'ont renvoyé chez nous. Je crois qu'il n'aurait jamais survécu. Il n'avait pas la santé pour supporter une longue captivité. »

Traire les vaches à l'école

Dès le mois de mai 1940, le pénitencier de Saint-Hubert avait été transformé en Lazaret (en hôpital). Après la capitulation, les cours reprennent chez les Sœurs de Notre-Dame. « La scolarité s'est passée plus ou moins normalement à Bastogne. Nous avions juste le manteau sur le dos en hiver tellement il faisait froid. On mangeait de la nourriture de guerre. On rentrait à la maison à la Toussaint, à Noël, au carnaval et à Pâques. »

En juin 1943, la jeune Borquine décroche son diplôme de régente ménagère agricole. « À l'école, j'ai appris à traire les vaches. Les Sœurs avaient deux ou trois laitières. On était bien trop nombreuses pour pouvoir s'entraîner sur ces pauvres bêtes, alors



« Tout se faisait dans la plus grande discrétion. Consciente du danger, mais satisfaite de faire quelque chose pour la Patrie. On détestait tellement les Allemands ! »

nous devons faire nos exercices pendant les congés ».

Les réfractaires d'Hatrival

Dès le début de la guerre, Émile Léonard est entré en résistance. Il aidait les réfractaires qui se cachaient dans les bois. « Je l'ai accompagné à deux reprises dans le petit bois d'Hatrival. À chaque fois, les jeunes gens avaient fait du feu. Mon père leur a répété que c'était imprudent, que les Allemands pouvaient les repérer de très loin. Quelques jours après la troisième visite, ils étaient remarqués par un poste d'observation ennemi basé à Hurtebise. Ils ont été faits prisonniers et envoyés en Allemagne ! »

« Maman a vaguement su pour moi »

Vers la fin de la guerre, Marie-Jeanne Léonard suit les traces de son père et de... son frère : « Papa et mon frère Henri faisaient partie de la section MNB d'Edmond Leroy. Moi, on m'a chargée de porter le courrier à M. Leroy, à Nassogne. J'étais courrière. Je portais des messages à vélo. Au moment de transmettre les informations, dont j'igno-

rais bien sûr la teneur, je ne faisais jamais aucun commentaire. Tout se faisait dans la plus grande discrétion. J'étais heureuse. Consciente du danger, mais satisfaite de faire quelque chose pour la Patrie. On détestait tellement les Allemands ! Maman savait pour papa et mon frère. Pour moi, elle a vaguement su. »

Les Léonard sont discrets, très méfiants. À Saint-Hubert, il y a

des collabos. Une famille, qui a quitté la ville tout de suite après la guerre, se promenait même en uniforme allemand dans les rues. Un jour, alerté par la Résistance d'une descente des nazis chez lui, M. Léonard s'empare de tous les papiers compromettant pour lui et sa famille et les cache dans le charbon, à la cave. Les Allemands n'ont jamais rien trouvé. ■

La nuit sur les patates

Pensant être libérés de l'occupant une bonne fois pour toutes, les Borquins sont stupéfaits quand on annonce le retour des nazis au mois de décembre. C'est la panique. Les Résistants, qui s'étaient montrés au grand jour depuis la Libération, à l'automne, prennent la fuite : « Mon frère s'est réfugié à Gand chez des cousins. L'Offensive Von Rundstedt a été ressentie comme un vrai coup de massue. Personne ne s'y attendait. Tout le monde était sous le choc. Les nazis venaient de Poix. En chemin, une voiture allemande a été prise pour cible par des maquisards qui étaient restés dans les parages. En guise de représailles, à l'approche de Saint-Hubert, ils ont tué un homme dont le seul tort était d'être sorti de chez lui. Les soldats ont assassiné aussi les habitants du moulin, à la route de Poix. »

Soucieux de préserver la sécurité de sa famille et des voisins plus âgés, Émile Léonard ordonne à tout ce petit monde de gagner ses caves : « Nous avions de vraies caves, très spacieu-

ses et dont le sol était bétonné. On y avait même un petit poêle qu'on pouvait alimenter à volonté puisqu'on avait la réserve de charbon à portée de main. Nous sommes restés terrés là une dizaine de jours et de nuits. On entendait le canon des Américains qui n'étaient pas si loin que ça finalement puisqu'ils s'étaient retranchés à Bras. On avait hébergé deux vieux voisins et mon grand-père. Je dormais sur les patates. Eux s'étendaient sur des matelas que mon père avait disposés au sol. On écoutait la radio. On avait peur et tout le monde était désespéré. »

C'est seulement quand ils n'ont plus entendu le son du canon, que les Léonard ont osé mettre le nez dehors : « C'était calme depuis un petit bout de temps. Mon père est sorti dans la rue. Il n'y avait plus un chat. Ce sont les Français qui sont entrés les premiers dans Saint-Hubert. On était content, mais on sentait que personne n'osait encore y croire. Il a bien fallu un jour ou deux avant qu'on ressorte à nouveau les drapeaux. » ■ Ph. C.

ELLE A DIT

Pas d'amnistie

« Personne n'a le droit de trahir son pays. Une patrie, on n'en a qu'une et on doit la respecter. Je suis contre l'amnistie. »

Pas de scission

« Je suis contre la séparation des Flamands et des Wallons. Nous avons tous besoin les uns des autres. Je trouve que c'est triste qu'on ne parvienne pas à s'entendre dans un si petit pays. J'ai envie de poser une question : « Qu'est-ce qu'être Belge ? »

Brassard MNB

Marie-Jeanne Léonard, en sa qualité de coursière du MNB, portait le brassard de sa section le jour de la Libération : « Je suis toujours membre du Mouvement national belge. Je règle ma cotisation tous les ans. »

« Ja, gut ! »

« Il n'y avait que de vieux soldats qui veillaient au grain à Saint-Hubert. Ils n'étaient pas dangereux. Ils avaient très peu de contacts avec la population. Ils ne parlaient pas un mot de français. On se moquait d'eux et ils n'y voyaient que du feu. Je faisais partie des guides. Ce qui était interdit par l'occupant, tout comme les troupes de scouts d'ailleurs. Je me souviens qu'avec d'autres guides, nous nous baladions du côté d'Hurtebise quand nous avons rencontré deux Landsturms. On s'est mis à hurler à tue-tête des chants patriotiques. Ils ne comprenaient rien. Ils nous regardaient passer en disant « ja, gut ! ». »

Des draps blancs

« Il y avait de la neige à la Contre-offensive. Une couche épaisse. Pour se rendre invisibles et surprendre les Américains, les soldats nazis se cachaient sous des draps blancs qu'ils avaient volés dans les maisons du quartier, alors que les gens étaient cachés à la cave. »

Le déserteur

« En décembre 1945, un chauffeur de tank allemand était en panne dans la rue Saint-Roch. Il s'est présenté à notre porte. Il voulait déserteur, sentant que la guerre était perdue. Mon père a refusé de le cacher. Pour le principe. Et puis, c'était trop risqué. »

Prisonnier à la frontière polonaise

Marie-Jeanne Léonard a épousé Lambert Renouprez en 1952. Son mari, bien connu à Saint-Hubert et au collège d'Alzon à Bure (Tellin) où il a enseigné l'éducation physique pendant de nombreuses années, était né à Herve en 1920. Il était de la classe 1939. Le 10 mai 1940, il était caserné au fort de Battice. Une place fortifiée qui a tenu la dragée haute aux Allemands : « Nos soldats s'étaient tellement bien battus que les nazis leur ont fait

une haie d'honneur quand le fort s'est rendu. Les Allemands avaient été impressionnés. Ça ne les a pas empêchés de rouler nos soldats. Au lieu de leur remettre les papiers de démobilisation, ils les ont tous embarqués sur des trains, direction l'Allemagne. Mon mari a été prisonnier pendant cinq ans dans un camp à la frontière polonaise, à Königsberg. Il n'est rentré en Belgique que le 27 avril 1945 ! ».

Fonds pour le journalisme

Le reportage a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française.